

Poussière de soleil,
poussière de lune

Journal de quel bord du silence ? De quel effleurement vivant ?

Concevoir la vie comme un mouvement universel – de naissance et de mort – où *je* ne suis qu'un infime grain de poussière passager, bientôt brassé dans l'infinie diversité des substances.

Coulée du temps et par petits morceaux invisibles, la chair de quel destin ?

L'importance de s'accorder au temps, à telle chair impalpable du ciel, le matin, à telle étoffe de pensée qui vous frôle et ne demande qu'à s'épanouir, mais qui s'évanouit aussi vite qu'un flocon de poussière sur lequel on souffle, par inadvertance.

Acanthes dans le jardin désert : sentinelles de lumière.

Pleine lune – midi de la nuit

Le visage de la pleine lune, ciselé de joie profonde et d'éclatant mystère. Ceux de la beauté du monde.

Le timbre sourd de la lune, lorsqu'elle tombe – ballon au fond d'un puits – dans le regard captif.

Le ballon blanc de la lune pâlit dans le ciel de l'aube, le regard bleu de l'enfant fait briller l'ombre.

Nuit de pleine lune, nous écoutons en silence la houle noire du vent dans les arbres. Ces moments de contemplation sont des sortes de prières esquissées. On s'agenouille intérieurement devant une mystérieuse beauté, devant ce sentiment d'être touché par la beauté.

Attendre qu'apparaisse la touffe de poils du chat perdu dans le clair de lune – ou plutôt attendre que s'estompe l'attente.

À la fenêtre la lune scintille dans le tilleul fouetté par le vent, étoile basse, énorme – reliquaire de la nuit.

Le croissant d'or de la lune dans le ciel pur du crépuscule. « Est-ce que le ciel va le manger ? » demande l'enfant.

Cerisiers en fleur, dentelles de lumière, blancs nuages vaporeux que le regard caresse

Jours printaniers – la lumière est un appel, une soif.

Recueillir le feu des jours, leur fraîcheur, et ce baume d'enfance qui les domine.

Paysage, berceau vert que le vent balance sous un dais de gris nuages.

Prélude au printemps, les oiseaux pépient, peuplant la blancheur du matin. Une joie légère, irraisonnée, telle une flamme, saisit le cœur.

Vie qui monte par la voix hirsute de l'Oiseau-qui-vibre.

Paquebot de l'enfance !

Les véroniques petit chêne frémissent bleu dans l'herbe, reflets brisés du ciel.

Lilas, pommiers en fleur, douceur décuplée par l'infime pigment rose...

Avec le printemps le corps s'élance et trépigne,
comme privé d'ailes.

Poiriers en fleur dans le verger en friche. Étoiles
blanches délicatement bordées d'un rose éclatant
de lumière. Voici le temps des verts tendres et
luisants, la force des commencements partout à
l'œuvre. Et si la mort, ailleurs, nous commençait ?

Indéchiffrable printemps : les petits oiseaux
mangent le silence du ciel.

Pâquerettes, fleurs blanches nimbées de rose ;
jaune, leur calice. Les doigts menus fouillent
l'herbe, avides, arrachent les tiges au plus près

du sol. Petite tu étais, et trop grand le bouquet
pour ta main. Reine, aux champs, d'un devenir
caché – oublié.

Au creux des talus et sur les vieilles tombes, le
bleu de l'ancolie lève entre ciel et terre, au bout
des longues tiges.

Primevères, printemps de miel dans l'herbe qui
verdoie.

Dans le brouillard de ce jour, perce le souvenir
des jacarandas en fleur de Lisbonne.

Pouvoir fleurir deux fois, telle la monnaie-du-pape. Rose au printemps, à l'automne blancheur argentée.

Été : la lumière ruisselle, offusquant la vue

Je bois à la lumière du ciel comme l'abeille au calice des fleurs.

Le ciel est criblé de voix qui, toutes, célèbrent la lumière. Comme l'abeille le calice, l'âme boit le ciel. Lumière, appel brûlant.

Vert platane enchanté d'oiseaux où boire la lumière et le vide-plein du temps.

Le peuple insecte joue sa petite musique de nuit : été.

Dans le vertige étoilé d'une nuit d'août, j'erre seule, comme féerisée, aspirée par une souveraine vision du monde, le cœur bondissant de plaisir impartageable.

Été : on nage dans la chaleur. Les enfants imaginent qu'ils sont dans une mer et courent bras devant. Grâce de l'enfance !

Marelle À cloche-pied, l'enfant entre au Paradis, il en sort à pieds joints, puis recommence en partant de la Terre. Il y a l'été, l'éternité des jeux sur la pierre brûlante des terrasses, le dos des femmes dans l'ombre des cuisines, la table ronde dressée pour le goûter, le gâteau à l'anis et les bols fumants de café, cette heure ancienne comme un

geste d'amour que la mémoire répète inlassablement et dont elle éternise le sourire.

Reims Dans l'ivresse de juin, le vertige des yeux, la cathédrale se dresse immobile, immense, prête à fondre sur moi.

Ton silence, tunique qui m'étrangle dans l'été caniculaire.

Été : les hirondelles font balbutier le ciel.

Ivre de cette seule lumière des jours...

Ivre d'éveil. Mon cœur palpite à la lumière naissante, au miracle du jour. Une bénédiction de lumière.

Dans le bleu de l'An nouveau, je me recueille légèrement sur le feu du jour, les reflets changeants de la lumière. J'en recueille dans mes veines une espèce de suc.

Pouvoir extraire le suc de chaque instant, déguster sa sève unique, comme s'il s'agissait du dernier.

La brume blanche du matin assourdit même le silence.

Innocence : ne pas nuire, ne pas *se* nuire.

Suivre le cours de ces fragments d'insoumission
qui ont soif de lumière.

Les bras comme un nid, chaude étable où
« l'espoir luit ».

Fétus de paille nous sommes, sans la Présence
qui nous guide, nous éclaire de l'intérieur. Le mot
confiance, cette braise qui entretient le feu.

En soi trouver la route de lumière, la limpidité
suffisante.

Ce surcroît d'attention qui fait défaut quand la
quiétude de l'enracinement ouvre la voie à l'habi-
tude. L'idée du départ – plus généralement celle
que nous ne sommes que des passagers sur cette
Terre, que nous quitterons un jour – a ceci de bon
qu'elle rafraîchit intérieurement, opère une sorte
de purification du regard, ou plutôt de révélation.

Tant d'inconscience nous mène, tant d'assou-
pissement... Aussi les épreuves, bien souvent,
éveillent-elles.

Tel un enfant savoir jouer de toutes les cordes, de
tous les instants de la vie, résolument.

La solitude ne ment pas, elle dévoile l'être et le
laisse à son sort mendiant.

Pour certains la réalité s'épuise dans un bol de riz, dans le parfum sucré d'une rose, dans l'architecture sublime d'un poireau jamais nu. Ceux-là sont faits pour prendre et comprendre.

Comment prétendre étreindre ou épuiser le réel ? Il est pareil au vent dans les feuillages – encore là et déjà ailleurs.

Le premier chant du merle, tout habillé de nuit encore, et annonciateur de lumière.

Instant d'avant l'aube où l'on dirait la joie palpable : l'amour d'un enfant et celui de la lumière qui vient est une double fête qui enflamme le cœur. Joie accrue de la conscience de la joie.

Le grand vent – métaphore lustrale – berce joies et peines. Il efface l'eau impure des rêves, à l'aube.

Luxe d'automne, couleurs qui brillent, lumière dont on frémit

Les feuilles soulèvent les pas : automne.

Comme les feuilles mortes, les instants s'envolent au vent du jour.

Flamboiemment des hêtres dans le ciel bleu, lumière d'automne, incandescente, d'avant le dépouillement.

La jaune crinière des hêtres jette des étincelles
au vent.

Visage noyé dans un abîme de bonté. À fleur de
peau, les rides-nénuphars.

Automnales splendeurs : les bruyères teintent de
rose les joues des montagnes.

Tel un soleil bas, les feuilles dorées du peuplier
recouvrent l'herbe d'un habit de fête dont le vent
caresse le velours.

Par grand vent, les feuilles sont les seuls oiseaux
du ciel.

Cette lumière d'automne où s'envolent les âmes
en lumineuse invisible présence, tandis que
se resserre le Lieu unissant les routes en deçà,
au-delà.

Septembre Les trompettes de la mort sont sorties,
sonnant le glas de l'été.

Vendanges d'octobre, goût des choses mûres, de
sucs, d'ivresses.

Pluie et vent, les arbres s'effeuillent en feu, les
routes flamboient détrempées.

Feu de la vigne vierge rougissant au couchant.
Sa couleur, semble-t-il, se dilue dans les nuages.
Tableau du Maître.

Il pleut sur tant de jours que les arbres s'en émeuvent et que le paysage entier sourit aux tristesses de sa soif. Des oiseaux se balancent sur les plus hautes branches, dans l'oubli de la terre. Il pleut sur eux.

Grenier La rage du vent d'Autan fait vibrer sans fin la harpe des vieux volets.

Dans l'oubli, l'étonnement de la vie. Dans la vie, le poids de l'oubli. Comment se souvenir de ce ciel d'octobre, où tout était si gris, si difficile et tellement inutile ? Comme retrouver le détail de tel visage croisé sur un pont, du reflet joyeux dans l'eau, de l'écharpe que tu portais ce jour-là, de la broche qui ornait ton pullover ; comment retrouver la couleur de la pensée qui dansait en moi et être là où j'étais, ranimée, ravivée ?

Alors viendra l'automne et ses vents froids. Les feuilles pâliront dans la chevelure des arbres ; par l'absolu des soirs, s'exalteront les volutes fumeuses du temps, les lampes brûleront, vestales du présent, veilleuses attentives au Passage. Les corps donneront plus de chaleur aux draps, plus d'acuité aux regards.